

Ce qu'écrivait cet auteur pour les grandes fermes s'applique malheureusement aujourd'hui aux moyennes et aux petites fermes.

La constance des bas prix des produits a mis l'agriculture dans un tel état de souffrance qu'il ne s'agit plus de produire beaucoup, mais d'économiser sur les frais de production. On ne doit plus chercher qu'à réduire les frais d'exploitation autant qu'on peut le faire sans trop de préjudice: le profit net a presque entièrement cessé d'exister et ne consiste plus qu'en misérables épargnes et lésineries, tellement qu'on devrait moins le nommer un produit net qu'un produit négatif.

Il y a à considérer deux sortes de travail: celui des attelages et celui des bras des hommes.

Le travail des attelages est le plus important et le plus coûteux: il est le plus important parce qu'il est indispensable, et qu'on ne doit le réduire qu'avec beaucoup de circonspection; il est le plus coûteux, parce qu'il entraîne non-seulement l'entretien des animaux, mais aussi celui de leur conducteur, et que cet entretien doit se compter pour toute l'année et non par journées de travail.

Il est reconnu que là où l'on peut en tout temps se procurer des attelages étrangers, on exécute les travaux à bien moindres frais qu'avec ses propres attelages. La cause en est dans la nécessité de tenir plus d'attelages qu'il n'en faudrait pour l'exécution des travaux, s'ils étaient également répartis et s'ils étaient les mêmes chaque année. Mais on sait quelle influence a la diversité de température, qui une année rend les travaux plus difficiles et une autre année plus faciles, qui tantôt allonge, tantôt abrège le temps où on peut les exécuter. Il peut y avoir des cas où, avec des attelages complets, on peut travailler pour un autre et couvrir ainsi une partie d'entretien. Ceci peut avoir lieu par un temps favorable, mais par un temps défavorable on exécutera mal ses travaux, ou ceux des autres.

Un cultivateur qui tient à ce que l'ouvrage soit bien exécuté ne doit ni travailler pour les autres, ni faire faire son travail par des étrangers. Au reste, ceci n'a jamais lieu dans les grandes exploitations et très-rarement dans les moyennes. Le cultivateur doit donc chercher à économiser le plus possible sur ses attelages, en mettant une partie de ses champs en pâturages si quelque autre cause ne s'y oppose, en se procurant de bons instruments aratoires qui simplifient l'ouvrage. Cette dernière circonstance n'a, à la vérité, aucune influence directe sur les associations; mais il ne faut pourtant pas la négliger, c'est une grande différence sur les frais de travail d'atteler à une charrue deux ou quatre bêtes, qui nécessitent un ou deux hommes, comme de pouvoir labourer plus de deux arpents en un jour. Ceci doit donc être pris en considération dans le choix de l'assolement, si l'on ne veut tenir une quantité démesurée de bêtes de travail et diminuer ainsi considérablement le profit net de la culture.

Dans une agriculture qui vise à une excessive perfection, le travail des hommes a souvent encore plus d'importance que celui des attelages, et il faut ici la grande circonspection, si l'on ne veut se ruiner à force de travailler. Nous n'avons pas toujours à notre disposition autant de bras que nous en voudrions; souvent nous sommes contraints de restreindre notre culture; souvent le prix de main-d'œuvre est si élevé qu'à moins de perte il faut renoncer aux récoltes qui en demandent beaucoup. Malgré les bas prix des produits, la main-d'œuvre reste au même taux que quand ils avaient une valeur plus élevée. Comment alors pourra-t-on cultiver sans perte si l'on ne réduit le travail? Le temps est malheureusement venu où celui-là seul peut s'en tirer qui, avec femme, enfants et servante, fait la plus grande partie de son ouvrage et débourse le moins d'argent.

Caractère moral de la classe ouvrière et des voisins dans nos campagnes.

Ce n'est pas seulement le prix, c'est encore plus la bonté et la quantité du travail obtenu pour une somme donnée qui déterminent le montant d'une exploitation rurale. Un bon ouvrier peut, dans le même temps, faire autant d'ouvrage que trois malfaibles. La bonne exécution du travail n'est pas moins importante

pour beaucoup de plantes.

Ainsi, il ne suffit pas que les ouvriers soient laborieux, il faut aussi qu'ils soient intelligents et qu'ils aient beaucoup de bonne volonté s'ils n'ont pas l'habitude de faire l'ouvrage qu'on leur fait exécuter, qualités qui manquent si souvent aux ouvriers que l'on emploie pour les travaux des champs. Il en est de même des serviteurs; beaucoup croient avoir tout fait s'ils labourent un arpent dans une journée, tandis qu'un autre en laboulera davantage. Exige-t-on d'eux qu'ils en fassent autant: l'ouvrage sera exécuté d'autant plus mal.

Souvent aussi, il faut avoir égard au caractère moral des voisins. Rien de plus désirable qu'un bon voisin. C'est une fortune de vivre à côté de cultivateurs toujours portés à rendre service, et qui par leur extrême prévoyance et l'esprit d'ordre qui les caractérise empêche que ceux qui sont obligés de vivre près d'eux n'aient à souffrir par le mauvais entretien des clôtures, des fossés et par les mauvaises herbes qui parfois infectent les champs et dont les graines sont poussées par le vent dans le champ voisin. Malheur au cultivateur qui s'est établi dans le voisinage d'un cultivateur négligent, qui laisse tout à l'abandon; malheur à celui qui est forcé de s'établir au milieu d'une population pillarde, voleuse et sans moralité, qui a pour voisins des querelleurs, des chicaneurs qui ne cherchent que les procès, qui sont ennemis de tout changement et de toutes améliorations, qui sont en opposition ouverte avec tout ce qui est nouveau, fût-ce les meilleures choses, ou cherchent à les détruire en secret. Ces voisins sont plus funestes au cultivateur que les épines et les chardons.

Les foin comprimés.

Dans plusieurs paroisses où le commerce de foin à l'étranger se fait sur une grande échelle on a cru nécessaire de se pourvoir d'une presse fourrage. Cette pratique pourrait avec avantage se généraliser.

Le foin pressé est avantageux non seulement pour ceux qui en font un commerce, mais en le pressant on contribue à lui faire garder longtemps son arôme; le rationnement est plus exact et régulier.

Voici, à ce sujet, ce que nous lisons dans la *Gazette des Campagnes* de Paris:

"La compression des fourrages, nous ne saurions trop le rappeler, est une opération destinée à entrer dans la pratique courante de la culture, tant pour la conservation et le bon rationnement des fourrages destinés à nourrir les animaux de la ferme, que pour le transport et la vente des fourrages livrés au commerce, et à la consommation dans les villes.

"Le premier avantage d'un fourrage comprimé, c'est de n'avoir pas besoin d'une dessiccation aussi complète pour se conserver que le fourrage emmagasiné sans compression;

"Le second avantage, c'est de garder plus longtemps son arôme, sa saveur nutritive;

"Le troisième avantage, c'est de se prêter à un rationnement exact et régulier, qui prévient le gaspillage, et de faciliter ainsi le contrôle et la surveillance du cultivateur.

"Pour le transport, on sait que les frais sont moindres pour le foin comprimé, et que moindres aussi sont pour l'acheteur les difficultés d'emmagasinage.

"Pour ces raisons, nous maintenons que la pratique de la compression des fourrages et une opération complémentaire de toutes les fennaisons, et que c'est faire acte d'intelligence de ne rentrer ses récoltes qu'à l'état de balles comprimées.

"Ces considérations donnent un intérêt de plus en plus vif aux machines inventées récemment pour comprimer rapidement et économiquement les foin et leur donner une forme commode pour le transport, le magasinage et le rationnement des foin.

Nouvelle méthode de culture de la pomme de terre.

Au point de vue du rendement de la pomme de terre plantée selon cette nouvelle méthode de culture, M. Bacquielot, agronome français, est entré dans des détails que nous croyons utiles